

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 5

Artikel: [Anecdote]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180329>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BENIGNA

HISTOIRE VILLAGEOISE

6

(D'après l'allemand d'Auerbach.)

L'enfant eut peur de cette bonté, et regarda Benigna avec colère. Il s'éveillait néanmoins de meilleurs sentiments dans cette jeune âme corrompue. Benigna savait que c'était une enfant abandonnée et à qui on faisait sentir à chaque instant qu'elle était à charge dans la maison. Sa mère, sœur de l'épouse de Korbhans, était servante en ville.

Benigna demanda un rouet et du chanvre, et se mit à filer ; elle excellait à cet ouvrage et ne faisait autre chose du matin au soir. Korbhans et sa femme souriaient de plaisir. Benigna gagnait, par son travail, presque tout son entretien, de sorte que la pension payée par la commune était presque tout bénéfice. Les deux époux étaient parfaitement d'accord sur ce point. C'était depuis longtemps, la première chose et, on peut dire, l'unique chose sur laquelle ces gens parvinrent à s'entendre ; ce point excepté, ce n'était constamment entr'eux que disputes et zizanie ; la plus grande misère régnait dans la maison, et, comme le dit le proverbe, « quand la crèche est vide, les ânes se battent. » On se querrellait donc.

Korbhans qui, surtout en hiver, avait peu d'ouvrage, aimait à aller jaser ci et là. Sa femme espérait qu'en le grondant, elle le retiendrait à la maison et à son ouvrage ; mais ses gronderies amenaient tout juste le contraire et Korbhans reprenait en grognant la clef des champs. Dans les premiers temps ils ne se gênèrent pas de se livrer aux altercations les plus violentes, en présence de Benigna. Mais un jour celle-ci leur dit : « Mon mari est loin, bien loin d'ici, peut-être même est-il mort. Ne comprenez-vous pas l'énorme péché que vous commettez en vous traitant ainsi l'un l'autre, au lieu de vous entr'aider avec affection ! » Elle ajouta encore d'autres considérations qui firent que Korbhans et sa femme éprouvèrent vis-à-vis d'elle à la fois de la honte et du respect.

Korbhans avait encore, à la maison, un petit établi avec lequel il fabriquait autrefois des cueillères de bois et des bobines. Il fut remis en ordre et en activité ; souvent il y travaillait en s'entretenant avec Benigna qui filait à ses côtés. Il en résulta plus de contentement d'esprit chez la femme de Korbhans qui alla même jusqu'à apporter de temps en temps, et en dehors des heures des repas, une tasse de café à Benigna. Le changement le plus remarquable dans la maison, fut celui qui s'opéra chez l'enfant. Benigna demandait souvent tel ou tel petit service à Babi qui le lui rendit d'abord de fort mauvaise grâce ; peu à peu Benigna fit naître chez la petite fille un sentiment de plaisir d'avoir fait quelque chose pour autrui, sentiment qui ne tarda pas à s'accompagner de l'idée qu'elle avait fait le bien, de sa libre volonté. Babi sentit enfin qu'on appréciait sa bonté et ses soins. Benigna lui faisait réciter ses leçons pour l'école, et lui apprenait à calculer, branche à laquelle elle s'entendait fort bien. Aussi M. le régent vint-il à la maison, féliciter les parents qui ne furent pas médiocrement surpris d'apprendre que, peu à peu, Babi était devenue la première de sa classe.

Ainsi se passa l'hiver, qui depuis longtemps ne s'était écoulé si vite et avec autant de sérénité.

Au printemps, lorsque les osiers furent en pleine sève, Benigna apprit à faire des corbeilles et autres objets de vannerie. Elle fut bientôt au fait de ce travail, ses doigts exercés ne tardèrent pas à produire de charmants paniers dont les dessins et le joli travail rappelaient les broderies de Benigna et même le reflet, que, jeune encore, elle répandait sur tous ses ouvrages. Les paniers de Benigna se vendirent comme du sucre. La femme de Korbhans témoignait sans cesse le bonheur qu'elle éprouvait depuis que Benigna était entrée dans la maison, mais Korbhans reprimait autant que possible ces expressions de gratitude. « Si tu dis que nous sommes contents, elle ne nous donnera pas le trésor. » Les époux faisaient souvent allusion aux sommes qu'ils pensaient cachées près des grands noisetiers. Benigna qui souriait de ces propos, avait cependant la prudence de ne point nier le tré-

sor caché, car elle sentait combien l'espérance rendait souples ses hôtes. Les moissons venues, elle envoya Babi glaner assidûment, elle alla aussi, avec cette enfant ramasser du bois mort dans les forêts. Hans la menait souvent aux grands noisetiers, il espérait de plus en plus qu'elle lui indiquerait l'endroit mystérieux, mais elle ne le fit jamais. En revanche, quelque lourde que fût la charge qu'il mit sur sa charrette, Benigna la poussait par derrière, et lui, attelé au timon n'avait presque rien à tirer. De cette manière on ramassa du blé et du bois en été, et la maison se trouva pourvue largement de toutes choses. Il y régnait en outre une paix complètement inconnue jusqu'ici. Benigna allait à la grange battre les épis que Babi avait glanés, et faisait cet ouvrage toute seule. Quant à la jeune fille elle redoublait de zèle et de soins. La nouvelle de la mort de sa mère étant survenue, Benigna employa toute la journée à la consoler. Enfin elle lui dit : « tu pourrais me faire un grand plaisir. »

— Qu'est-ce ? Y a-t-il quelque commission à faire ?

— Non, chère enfant, mais dès à présent, je désire que tu me dises maman. Le veux-tu ?

— Oui, oui ! maman !

Pour la première fois, Benigna embrassa Babi qui dès lors ne l'appela plus que maman. Il y avait sept ans que Benigna demeurait chez Korbhans, et que durait le genre de vie dont nous venons d'esquisser les principaux traits.

Par une belle journée de l'été, on vit se dessiner sur les teintes chaudes de l'horizon puis s'avancer sur la route qui menait au village, un homme bien proportionné, de mise aisée, et dont les cheveux avaient la blancheur de la neige. Il portait dans une hotte carrée, un lourd fardeau. C'étaient des faulx. Non loin de la maison de Korbhans il déposa sa hotte sur un mur de jardin à hauteur d'appui et en sortit ses faulx qu'il fit rétentir. Elles rendaient un son excellent, et l'homme aux cheveux blancs dit, en dialecte étranger, à quelques paysans que le soleil de midi ramenait à domicile, que c'étaient de véritables faulx de Styrie, et il leur montra qu'elle portait la marque faite au moule, d'une fabrique de Leoben. On lui répondit que s'il passait la nuit au village, il aurait un bon débit de sa marchandise, soit dans la soirée, soit dans la matinée du lendemain qui était un dimanche. Les gens passèrent leur chemin. L'homme restait appuyé contre le mur, et les regardait d'une manière étrange de l'œil droit, le gauche étant couvert d'un morceau de taffetas noir. Ce fut alors qu'il entendit les coups d'un fléau solitaire battre du blé dans la grange de Korbhans. Il n'est rien de plus triste que d'entendre une personne battre seule du blé. Avec plusieurs batteurs, la mesure facilite et allège l'ouvrage, tandis que celui qui bat seul doit à chaque coup chercher sa mesure et faire un nouvel effort. Tandis qu'il faisait cette observation, une jeune fille d'environ treize ans, teint brun, visage coloré, yeux vifs, montait la route qui mène au village ; elle portait une petite gerbe de blé qu'elle avait glané. Au moment où elle tirait de côté pour prendre le sentier qui mène à la maison de Korbhans, l'étranger l'appela pour lui demander : « Qui est-ce qui peut battre ainsi le blé dans la solitude ? »

— Une pauvre femme aveugle et abandonnée de son mari, répondit la jeune fille.

— Quel est son nom ?

— Benigna.

(La suite au prochain numéro.)

Pendant la fête scolaire de l'été dernier deux de nos amis se promenaient pour admirer la décoration de nos rues. L'un d'eux voyant le drapeau fixé au sommet de la tour de l'Halle demanda à son compagnon : « Sais-tu pourquoi on a mis le drapeau sur cette tour ? »

— Non répond l'autre.

— Eh bien, c'est tout simple, c'est parce que là on en saigne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.